



Une vie de rave

Trois ans après avoir été déclarée en état de mort clinique, Paris a repris goût à la fête grâce à une poignée d'organisations bien déterminées à ne pas se laisser abattre. Syndrome éphémère d'une société en crise ou renouveau durable du clubbing pour tous ?

Depuis trois ans, les initiatives se multiplient pour revitaliser la nuit parisienne et redonner ses lettres de noblesse à une certaine culture du clubbing, hors de l'enclos gentrifié des discothèques. Le phénomène prend de l'ampleur, renouant avec l'état d'esprit de la rave party d'antan. Chaque semaine, Paris et sa périphérie deviennent le théâtre de rassemblements festifs dans des cadres toujours plus dépaysants, inondés d'une musique techno à la pointe de l'underground. Grâce à un florilège d'organisations (Concrete, Sonotown, 75021, Die Nacht, Cracki, Debrouï-Art, La Mamie's, Lakomune), de labels (Dement3d, Smallville,

Antinote, In Paradisum), de bars (Zéro Zéro, Udo, Bar Ourcq, Le Blue), de clubs (La Machine, La Java, Le Nano) et de boutiques de disques (DDD, Vinyl Office), Paris supprime désormais Berlin en termes de noctambulisme. Les DJ's et musiciens du monde entier ont les yeux rivés sur cette scène en pleine effervescence, au point parfois de venir s'y implanter. Assistes-t-on à un *revival* fulgurant ou à un pétard mouillé ? La fête incarne-t-elle encore un fantasme d'émancipation culturelle ou a-t-elle été domestiquée par les hipsters ? Pour en avoir le cœur net, nous avons convié cinq aficionados de clubbing, toutes générations confondues, à échanger leur point de vue et leurs expériences.

Didier, les papiers que tu publies sur le site Minorités mettent souvent le feu aux poudres. Que ce soit ta charge contre Delanoë ou l'article de Tiphaine Bressin spéculant sur une supposée « mort de la nuit parisienne » au moment où elle n'a jamais été aussi vivace, c'est un peu tendre le bâton pour se faire battre, non ?
Didier Lestrade : J'ai toujours écrit sous un angle très politique pour susciter une excitation et dire : « On peut mieux faire. » Mon papier a toujours l'espoir d'être fer de lance en ce qui concerne les transports urbains, les taxis, les chiottes, la clim'. Très peu de gens ont répondu de manière politique sur ce que la ville doit faire. Et est-ce qu'on a



« Quand je vois les photos des clubs à l'étranger, je vois des urinoirs en forme de bouche, des trucs cosy avec de la clim', des lumières. » DIDIER LESTRADE

vraiment besoin de la ville, après tout ? C'est même peut-être ça qui donne une certaine crédibilité : quand on fait les trucs tout seul. Avant, la municipalité nous disait : « On ne peut rien faire, Paris est trop petit » ; maintenant elle dit : « Allez de l'autre côté du périph' ». Tant mieux, je suis content. Mais je suis dans une frustration. Quand je vois les photos des clubs à l'étranger, je vois des urinoirs en forme de bouche, des trucs cosy avec de la clim', des lumières, tout ça...

Ce qui se passe hors de Paris intra-muros est l'antithèse du côté cosy du club, on vient y chercher quelque chose de plus brut et de plus convivial, où on n'est pas des portefeuilles sur pattes. Selon vous, le phénomène rave est-il en train de renaître ?

Brice Coudert : Tu parles de fêtes en dehors des clubs, or le vrai débat, c'est la fête tout court. Ce qui est en train d'exploser, cela reste du clubbing et pas des raves à proprement parler, que ce soit à l'intérieur ou en dehors de Paris. On ne peut pas opposer les fêtes dans les clubs et les fêtes hors club en périphérie. Les deux cartonnent en ce moment. Le Rex Club n'a jamais aussi bien marché et la Machine du Moulin Rouge, personne ne voulait y mettre un pied car c'était vraiment nul au départ. Aujourd'hui, c'est blindé tous les week-ends. Trois clubs ont ouvert ces trois derniers mois. Le Zig

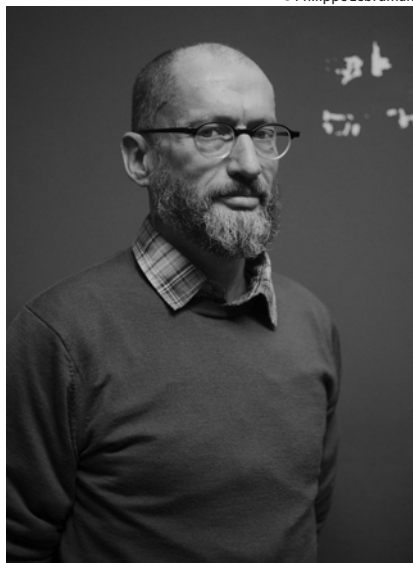
Zag Club parvient à blinder une jauge de 2000 personnes, alors qu'il y a plein d'autres fêtes tout aussi blindées à côté. Ce n'est pas particulièrement un retour de la rave, mais un retour du goût à la fête et l'espoir qu'il se passe quelque chose à Paris. On nous a toujours dit que Concrete sortait du club, mais on n'est pas du tout dans l'opposition rave/clubbing.

C'est culturel, anthropologique. Les jeunes rechignent moins à franchir le périphérique quand une fête vaut le coup. L'excitation de découvrir un cadre différent réapparaît, un espace de liberté sur une durée plus longue, que ce soit dans une friche industrielle ou sur les bords de Seine. Il y a quelque chose d'initiatique dans la rave qu'on ne retrouve pas dans les clubs.

Eric Labbé : Ce qui fait la vivacité de la nuit à Paris en ce moment, c'est la diversité des propositions. Si tout se passe dans les champs ou les friches, ce n'est pas bon, si ça ne se passe que dans les clubs, c'est pourri aussi. Aujourd'hui, il y a une super articulation entre ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur de Paris. Aujourd'hui, tu peux prendre des risques et aller chercher des endroits

impossibles car tu sais qu'il y aura des gens qui vont venir. L'année dernière, il y a eu trois festivals à Paris. Certes, c'est du clubbing plus institutionnel, pas du tout de la rave logistiquement parlant. Et en même temps, on se retrouve dans des friches industrielles ou des entrepôts comme pour le Weather Festival. La SIRA (une ancienne imprimerie à Asnières transformée en résidence d'artistes prise en charge par Mad Agency, ndlr) a même été interdite pendant le festival.

Il ne s'agit pas d'opposer l'un à l'autre, mais plutôt de savoir s'il subsiste encore cette excitation d'expérimenter quelque chose de plus spontané et clandestin. Sachant qu'un jeune qui vient clubber, compte tenu du tarif de l'entrée et des boissons, se doit d'avoir au moins 100 euros en poche pour passer une bonne soirée, ce qui implique forcément une sélection sociale. Même si les raves ont toujours été payantes, il existait une forme de dissidence politique, comme chez les Spiral Tribe, venues des classes populaires anglaises et porteuses d'un message politique, même si c'est vite parti en sucette.



DIDIER LESTRADE

55 ans, journaliste, écrivain et séropositif depuis vingt-cinq ans. Fondateur de la revue *Magazine*, cofondateur d'Act Up-Paris et de *Têtu*, responsable de la revue en ligne *Minorités.org*, il coorganise les soirées K.A.B.P. et Otra Otra. Défenseur de la cause gay et de la *house music*, situationniste dans l'âme, ses positions vont à contre-courant. Ses chroniques pour *Libération* sont réunies dans *Chroniques du Dance Floor* (*Libération 1988-1999*) (L'éditeur singulier, 2010).



BRICE COUDERT

34 ans, directeur artistique des soirées Concret. Avec trois amis, il crée l'événement TWSTED où les fêtards parisiens n'ont encore jamais mis les pieds. La soirée fait un carton. Il récidive avec Concret sur la barge du port de la Rapée, suivie du Weather Festival en 2013 dont il mijote en l'édition 2014. Il gère le label Concret Music et l'agence de booking pour les DJ's résidents de ses soirées (Cabanne, François X, Antigone, Ben Vedren, Behzad & Amarou, S3A).



ERIC LABBÉ

42 ans, DJ, organisateur de soirées et activiste de la nuit. Après être passé par Eleganz, société de production qui a mis la clé sous la porte, il est responsable de la communication du Zig Zag Club. Il est le coauteur de la pétition «Paris : Quand la nuit meurt en silence», qui a fait couler beaucoup d'encre et a été signée en 2009 par des milliers de parisiens mécontents. Il est à l'initiative de l'élection d'un maire de la nuit à Paris.

« Si la nuit renaît à Paris, c'est parce qu'elle est reprise en main par une nouvelle génération. » BRICE COUDERT

E.L. : Le côté *free party* à l'arrache, ça a complètement disparu. Du moins aux alentours de Paris.

B.C. : Il y a une différence aujourd'hui sur la demande des gens. Ils trouvent que c'est trop cher, mais en même temps ils veulent voir de gros artistes. Faire des *free* avec des amateurs qui mettent du son pour le plaisir, ça ne va pas forcément attirer les jeunes.

Zoé Boinet : Les *free parties*, ça existe toujours en province. Je peux en témoigner !

B.C. : Oui, bien sûr que ça existe toujours, mais aujourd'hui, le gros de la scène parisienne se déplace plus en fonction de la notoriété des DJ's.

Tu veux dire qu'on est revenu à un intérêt strictement musical, sans intention politique sous-jacente.

B.C. : Oui, complètement. C'est pour ça que le Rex est en train de renaître de ses cendres.

Guillaume Heuguet : En même temps, ce n'est pas qu'une histoire de

gros noms. Les 75021, ce n'est quasi que des artistes locaux et ça draine du monde à chacune de leur fête.

E.L. : Ce qui est sûr, c'est que l'arrivée de ces fêtes a permis à plein de gens de respirer, de retrouver un sentiment de liberté. Le clubbing, c'est le poumon d'une ville.

D.L. : Ça arrive souvent dans les moments de crise. Quand ça se passe mal dans la société, même si c'est cher, les gens se disent : au moins là, je sais que ça va être bien. La crise nourrit l'envie de sortir.

Zoé, toi qui viens de province et qui t'es installée à Paris, quel regard portes-tu sur ce phénomène ? Peux-tu nous raconter ton cheminement vers les fêtes parisiennes ?

Z.B. : Je suis venue à Paris pour mes études et à cause de ma passion pour la musique et la fête. Quand je sors, l'endroit et l'artiste comptent beaucoup. Je ne vais pas au Rex pour le Rex, mais pour tel artiste.

Guillaume, avec tes soirées In Paradisum, qui sont programmées depuis deux ans à la Gaîté, n'as-tu jamais eu envie de t'émanciper du cadre un peu strict de cette salle ?

G.H. : On a commencé là où on nous accueillait, sachant qu'on voulait programmer des artistes qui n'avaient encore jamais joué à Paris pour la plupart. Le lieu s'y prête bien : un bon son, un plafond pas trop bas, la possibilité d'être dans le noir. Il y a suffisamment d'espace pour que ce ne soit pas oppressant. J'ai la chance de connaître des organisateurs et d'être le promoteur de Mondkopf qui a une bonne réputation. J'en ai profité pour caser des choses plus radicales. Ça marche en ce moment dans l'underground. L'organisateur en face, il flippe : « Ah bon, t'as programmé ça ? C'est violent quand même. » Mais il est bien obligé de se rendre compte qu'il y a un public fidèle qui est super content d'entendre enfin cette musique à Paris. Je me suis retrouvé dans une situation paradoxale : j'ai fait des gros trucs à la Gaîté, avec 1 500 personnes, et là je vais faire un truc au Garage Mu, avec une jauge de 200 personnes. C'est un lieu illégal qui a déjà été menacé de fermeture le mois dernier. Ils ne peuvent plus faire d'événement qui dure toute la



GUILLAUME HEUGUET

25 ans, ex-plume du blog Fluokids et agent du musicien Mondkopf, artisan du label et des soirées In Paradisum. Non content de se décarcasser pour faire venir la crème de la musique électronique à Paris, il est également le corédacteur en chef de la revue *Audimat*, fondée avec Etienne Menu et éditée par le festival toulousain Les Siestes électroniques. Il est par ailleurs chercheur en sciences de l'information et de la communication au CELSA.

nuît. Mais il n'y a que là où les mecs m'ont dit : « Tu veux faire jouer Container ? On met l'argent, on aime bien ! »

La Gaité a une salle très bien équipée, mais la configuration du lieu pêche par manque de convivialité. Dans la fête, on cherche un espace de liberté...

D.L. : L'insonorisation de cette salle est géniale, tu peux avoir une discussion tranquille au bar dans la salle à côté sans avoir besoin de gueuler. Et dès que tu ouvres la porte du club, tu rentres dans un cocon. C'est un endroit merveilleux.

G.H. : Ça dépend aussi de la musique que tu veux jouer. Si tu mets de la techno ultra-violente dans un lieu qui est plutôt un musée et que tu vois les gamins en train de tomber un peu partout autour de la salle, je suis content (rires) ! Mais à cause du voisinage, les horaires pour les soirées club étaient de 22 heures à 4 heures.

T'imagines ? Un public qui vient d'écouter de la techno à balle et à qui on dit de rentrer à 4 heures du mat au moment où ils sont le plus chauds, c'est pas possible !

B.C. : Tout le monde dit « Les clubs ferment à 6 heures à Paris, c'est nul. »

« Le clubbing, c'est le poumon d'une ville. » ERIC LABBÉ



ZOÉ BOINET

Cette clubbeuse assidue vient de finir sa licence en management et production textile. Elle danse avec plaisir sur de la house old school, mais apprécie surtout le versant le plus sombre et noise de la techno. Elle voyage régulièrement à Londres, Paris ou Amsterdam pour des soirées aux line-ups pointus. Elle plébiscite la 75021 pour l'ambiance et le lieu. « Je n'ai jamais vu une fête à Paris avec autant de sourires », affirme-t-elle avec candeur.

À Amsterdam, les clubs ferment à 5 heures mais les gens arrivent à 22 heures et c'est la folie toute la nuit. On se plaint, alors que les Hollandais fonctionnent très bien avec ces horaires. Ça ferme à 5 heures, c'est la vie. Et nous, on pousse jusqu'à 6 heures. Avec Concrete on a voulu aller plus loin en commençant à 7 heures du matin, comme ça, on avait moins de pression sur l'heure de fermeture, que l'on fixait à minuit. Comme à Berlin, il y a maintenant aussi des gens qui se lèvent pour clubber.

G.H. : On a ce fantasme de la nuit qui ne s'arrête jamais, comme à Berlin. J'y ai été il y a trois mois, à une soirée super indus' au Berghain et le mec, à 3 heures du matin, me dit : « Bon, j'vous laisse, les gars, faut que j'me lève pour aller au bureau demain. » Les mecs, ils ont monté une industrie pour les gens qui viennent en vacances.

C'est vrai que le clubbing à Berlin est devenu une attraction touristique régie par des fonctionnaires de la nuit.

D.L. : Mais le clubbing, c'est aussi ça ! Trade (légendaire club gay londonien des années 1990, ndlr) était un club qui

commençait à 3 heures du matin et qui finissait vers 2 heures de l'après-midi. Et quand tu rentrais là-dedans, c'était l'industrie ! Il y avait les dealers *in da house* qui te vendaient ce que tu voulais. Quand t'arrives à faire ça, ça tourne. C'est rempli, ça dure à fond, c'est une machine qui gagne beaucoup d'argent et c'est pour ça que ça perdure pendant des années sans que les flics interviennent.

Zoé, toi qui es une habituée des clubs, comment perçois-tu ce qui se passe en France comparativement aux autres pays européens ?

Z.B. : Dernièrement, je suis allée à Berlin Atonal et au Dance Event à Amsterdam. À Berlin, il y a l'énergie, mais il n'y a pas tant de Berlinoïses ! Ce sont les touristes qui viennent au Berghain.

G.H. : Il manque un intermédiaire entre les grosses machines et les trucs illégaux. Je n'ai jamais voulu être promoteur d'une manière professionnelle, mais organiser des soirées avec des artistes que personne ne programmat. Quand tu discutes avec les salles, tu t'aperçois que tu ne peux pas organiser des trucs sans payer les artistes plus chers, du coup, t'es obligé d'augmenter le prix à l'entrée. Quand tu veux organiser des trucs de nuit à Paris, il faut être un entrepreneur, avoir un capital au cas où tu te plantes, etc. Tu ne peux pas trouver ce compromis de monter un son correct pour une musique plus exigeante. C'est un peu dommage que du coup, tu ne puisses pas avoir de petites fêtes avec des artistes moins connus et un peu moins chers. Le *DIY* ne fonctionne pas trop à Paris.

D.L. : Est-ce qu'il y aurait plus de Blacks, d'Arabes ou de Pakistanais si c'était moins cher ? Car c'est toute cette culture-là qui vient maintenant dans la *house* à travers le hip-hop, la musique électronique.

Tous ces gosses, ils n'ont évidemment pas connu la première époque puisqu'ils n'étaient pas nés. Le mélange est crucial aujourd'hui. Quand tu sors à l'extérieur de Paris, il n'y a pas la même pression sociale que quand tu vas au Wanderlust ou dans un club du même genre.

Zoé, comment s'organisent tes soirées au niveau des transports ?

Z.B. : Je sors avec le dernier métro et je rentre par le premier. On n'a pas assez d'argent pour prendre un taxi à chaque fois qu'on sort.

D.L. : Il faut mettre la pression pour obtenir le métro toute la nuit. On ne peut pas dissocier le fun, le clubbing et la galère des gens dans une société en crise. Le problème, ce n'est pas le prix des consos, mais d'aller de A à B et de revenir chez soi quand on est bourré. Il y a plein



« Quand je sors, l'endroit et l'artiste comptent beaucoup. Je ne vais pas au Rex pour le Rex, mais pour tel artiste. » ZOÉ BOINET



© Philippe Lebruman

de villes en Europe où le métro marche toute la nuit. Du coup, il y a une mobilité. Avec K.A.B.P. on ouvrait à 23 heures et à 23 heures et quart, les gens dansaient.

Z.B. : Oui, mais ça dépend aussi de l'heure de passage des artistes.

G.H. : Plein d'organisateurs ont essayé de faire jouer des têtes d'affiche en premier, et ça ne prend pas du tout.

B.C. : Ça marche à la limite quand c'est tôt dans l'après-midi, mais rarement tôt en soirée.

E.L. : Delanoë a au moins fait le Vélip'.

D.L. : Dans un club, on doit être fracassé bien comme il faut, comme je ne le fais même plus moi-même. Est-ce que c'est vraiment *safe* de prendre un Vélip' après avoir gobé des trucs qui sont vachement plus forts aujourd'hui qu'avant ?

La défonce en club, c'est encore un sujet tabou, alors que l'ecstasy revient très fort en soirée.

E.L. : Le retour de la fête à Paris, ça ne tient pas non plus complètement à un miracle. La MDMA revient très fort depuis deux ou trois ans.

G.H. : Julien de Dement3d a poussé un coup de gueule : « Les gens prennent trop de MD, on ne peut même plus jouer correctement ! » Tout le monde m'a décrit des trucs apocalyptiques, comme quoi les gamins ne savent pas se droguer, que ça crée une mauvaise ambiance. Par chance, j'échappe à cela dans mes soirées !

B.C. : Depuis quinze ans que je sors, à chaque fois que je vais voir un

artiste techno, il y a toujours une partie du public qui est fracassée.

E.L. : Oui, alors qu'il y a encore cinq ans, le produit n'était tout simplement plus dispo.

B.C. : C'était difficile à trouver parce qu'il n'y avait pas de demande. Et il n'y avait pas de demande pour une raison simple : il n'y avait pas de fêtes à Paris.

D.L. : On peut se demander quand même si ce n'est pas l'ecsta qui a redonné aux gens le goût de la fête plutôt que l'inverse. Si le produit n'était pas revenu, pas sûr que les fêtes cartonneraient autant.

C'est sans doute la conjonction de trois facteurs importants qui déclenche aujourd'hui une telle effervescence : la bonne musique associée à la bonne drogue, au bon public et au bon lieu créent un moment de fête exceptionnel.

B.C. : Paris aujourd'hui a une des meilleures propositions de soirées en Europe. On a détrôné Berlin en l'espace de trois ans. En un week-end à Berlin, tu as plus de propositions, mais il y a 80 % de mauvaise musique. À Paris, c'est super pointu et toutes les fêtes sont pleines avec de la bonne musique. On est l'une des villes les plus prisées des artistes.

C'est surprenant, l'essor d'un DJ comme Ron Morelli avec son label L.I.E.S. qui signe un album sur Hospital, un label *noise-indus* très radical. Et puis il y a tous ces mini-labels, comme TTT, Pan,

Opal Tapes, Blackest Ever Black, Sex Tags Mania... Sans compter la scène parisienne, de Low Jack à Clement Meyer, en passant par Lueke ou Crackboy, très « profil bas ».

B.C. : Oui, c'est complètement l'opposé d'Ed Banger qui était *full marketing*. Le côté punk *DIY* reprend le dessus.

Guillaume, comment envisages-tu l'avenir d'In Paradisum ?

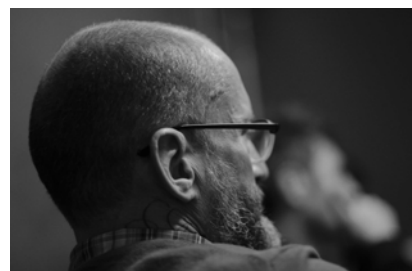
G.H. : Je vais sans doute arrêter de faire des soirées. Il y a trois ans, j'étais super frustré, je n'arrivais pas à voir les artistes que je voulais, mais maintenant c'est bon, Brice s'en charge (rires) ! Je m'en fous de faire des soirées. Quand je vois qu'un artiste ne va pas jouer à Paris et que je sens que personne ne va prendre le risque, j'essaie de le faire.

Ce qui est intéressant dans le fait de programmer des artistes plus singuliers ou plus expérimentaux, c'est que ça se construit sur une nuit entière, dans un contexte particulier. Les drogues aidant, il se passe des moments extraordinaires, des épiphanies psychédéliques qu'on ne retrouve pas dans un concert qui finit à minuit.

G.H. : Des labels comme L.I.E.S. ou Trilogy Tapes sont des mecs de la *noise* qui se sont mis à faire de la techno.



© Philippe Lebruman



© Philippe Lebruman

« Si le sens de la fête est revenu, c'est juste parce qu'on s'emmerdait depuis trop longtemps à Paris. » **GUILLAUME HEUGUET**

Ce sont des gens qui ont joué dans des squats pendant longtemps, ils se disent : « On me paye correctement pour jouer dans un club, qu'est-ce qu'il se passe ? » ou c'est les mecs qui jouent d'habitude dans des clubs qui se disent : « Tiens, il y a des mecs qui veulent bien me faire jouer dans un squat, si j'essayais pour voir ? » Et l'une des meilleures soirées que j'ai faites à Paris, c'était il y a deux semaines à la Java : c'est Xavier (Xavier Ehretsmann, cofondateur de la boutique DDD, ndlr) qui a fait jouer Ron Morelli, Jean-Jacques Birgé (fondateur du groupe culte français des années 1980 Un drame musical instantané, ndlr) et Tuff Sherm à la fin. C'est génial, tu passes par des choses très différentes. Dans une nuit, il y a aussi des moments où tu n'écoutes pas de musique : tu discutes à l'extérieur, tu fumes une clope ou t'es trop occupé à draguer une meuf !

D.L. : Y'en a marre des clubs comme la Java ! Il n'y a rien de nouveau là-dedans ! Le son y est toujours aussi pourri...

B.C. : Mais est-ce que c'est vraiment important ? Moi, j'aime bien aller à la Java, c'est une autre ambiance, plus interlope.

Je remarque un brassage sociologique de plus en plus large, avec des croisements musicaux intergénérationnels. Depuis quelques années, la distinction entre la pointe de l'underground et les grosses fêtes technos s'estompe.

G.H. : Il faut qu'on continue d'être vigilant, que ça ne devienne pas non plus une industrie de la fête.

B.C. : Si la nuit renaît à Paris, c'est parce qu'elle est reprise en main par une nouvelle génération. On n'est pas des limonadiers. On est là pour faire découvrir des artistes. Je suis optimiste, c'est notre génération qui lance le renouveau à Paris.

Et le reste de la France ?

B.C. : Ça se propage ! On a aussi notre agence de booking et nos artistes tournent partout en France.

D.L. : Il se passe plein de choses autour de Nantes, Saint-Étienne, Lyon...

B.C. : Paris est en train de déteindre à l'extérieur. Après, je ne pense pas qu'il y ait d'attente par rapport aux grosses raves.

G.H. : Culturellement, il n'y a plus besoin de ça pour déclencher une fête. Pourquoi les gens s'embêteraient à aller s'aventurer en rase campagne ? À moins d'avoir vraiment envie du truc sale, de vouloir prendre des risques.

E.L. : D'un point de vue réglementaire, il y a plein d'obstacles.

B.C. : Il y a deux semaines, on a essayé de refaire une TWSTED, ça a duré deux heures. Les flics ont fait une descente, ça a été vite plié ! Le Weather Festival, deux jours avant, ils nous ont annulés la SIRA, on a dû déménager à l'Electric. Maintenant, on a une petite renommée et on est capable de montrer des dossiers de presse aux propriétaires des lieux, mais au début, pour avoir le bateau, j'ai dû mentir au mec et lui dire que ce n'était pas de la techno mais de la disco avec des groupes live !

E.L. : C'est pénible quand tu te fais refuser un truc le jour même de l'événement.

Tu sens que le maire, à six mois des municipales, c'est *no way*. Mais c'est toujours excitant de convaincre un mec que tu vas faire un goûter d'anniversaire et que finalement tu fais une teuf et que le mec voit que ça se passe très bien. Ça fait un peu partie de la culture du truc.

Il y avait aussi un côté clandestin dans les premières raves.

D.L. : J'ai fait un papier à l'époque : j'ai observé une bouteille d'eau minérale qui était sur une marche de l'escalier. Je suis resté une heure à côté, j'ai vu passer mille personnes et personne ne l'a renversée ! C'est très symbolique de comment les gens continuent de se comporter avec civisme dans une rave – même quand tout le monde est complètement ramassé. Il y a une sorte de transmission muette qui fait que ça se passe bien.

B.C. : Une fête, c'est marrant quand les gens qui viennent pour draguer et pour boire se mélangent aux amateurs de musique, sinon c'est pas la peine.

C'est une période très excitante à vivre, on n'a jamais été aussi bien lotis en termes de vie nocturne.

E.L. : J'ai l'immodestie de penser que la pétition qu'on a lancée il y a trois ans (« Paris, quand la nuit meurt en silence », ndlr) a remis la nuit sur le devant de l'actualité politique.

G.H. : Il ne faut pas chercher plus loin : si le sens de la fête est revenu, c'est juste parce qu'on s'emmerdait depuis trop longtemps à Paris.

B.C. : Quand on a fait la deuxième TWSTED, qui était notre première fête sur le bateau, on a fait 1400 personnes un dimanche après-midi avec peu de promo et un *line-up* super pointu. Des orgas se sont mises à éclore de partout. Et en six mois, c'était la fête à Paris. ■